

ENTRETIEN

À en juger par le titre, votre spectacle parle de culture et de terre. S'agit-il d'un spectacle sur l'écologie ?

Thomas Scimeca : Tout est parti d'un film documentaire de Coline Serreau, *Solution locale pour un désordre global*, qui nous a pas mal bouleversés. Ce documentaire dresse notamment un état général mondial des sols de la planète et parle aussi de la détresse des paysans. Plusieurs personnes y sont interrogées dont certaines nous ont particulièrement impressionnés, comme le poète paysan Pierre Rabhi, le biologiste Claude Bourguignon ou l'écologiste et militante féministe indienne Vandana Shiva, ardente défenseuse de la biodiversité. Ce documentaire nous a profondément interpellés au point de susciter l'envie de faire un spectacle. Pour autant il n'était pas question de se lancer dans du théâtre documentaire mais d'investir à notre manière les thèmes, les enjeux, les personnages du film.

Anne-Elodie Sorlin : L'idée de solutions locales (comment opérer à son propre niveau en respectant des circuits plutôt fermés. Comment on remet les sols en état pour les respecter à nouveau au lieu de les épuiser ou de les détruire. Comment on fait pour refonder un écosystème plus solide et productif ...) pour construire un monde meilleur nous intéressait au-delà du seul état des lieux inquiétant dont chacun peut faire le constat aujourd'hui.

Maxence Tual : Nous ne voulions pas mettre en scène le film mais ce que ce film produit sur nous. C'est en tout cas un des axes de départ parmi d'autres.

Cela veut dire que vous parlez aussi de vous dans cette création ?

Thomas Scimeca : À partir de ce thème, on s'est dit : on va faire un spectacle qui va parler du sol et d'écologie, mais aussi d'une dimension très intime. Comment ces grandes questions qui touchent la planète rejoignent des préoccupations plus personnelles, plus égotiques. Aux problèmes de la planète font en quelque sorte échos, nos états dépressifs, nos effondrements intimes. Tout ça bien sûr est traité avec humour. C'est donc aussi un moyen de parler de nous en fin de compte, parce qu'au fond on ne sait pas s'intéresser vraiment à autre chose qu'à nous. Nous comme symptôme de notre époque narcissique.

Maxence Tual : Nous voulions parler de ce que ça nous fait, de comment on se sent dans ce monde. Il ne s'agit pas d'avoir un discours engagé, mais d'éprouver comment on vit cet effondrement, ce que cela induit en nous cet état des choses et tous ces nouveaux discours omniprésents (écologique, collapsologique, survivaliste ...) Doit-on quitter les villes et aller nous-mêmes prendre soin de la terre, faire de la permaculture (car cela semble être la seule utopie pratique viable) alors que nous n'y connaissons rien et que nous vivons en ville depuis toujours en face d'un Monoprix. Faut-il devenir survivaliste

alors que ce discours nous dégoûte et que l'on a peur dans le noir ?

Donc on part de nous-mêmes, on prend en compte le fait que nous ne soyons que des comédiens quarantennaires dépressifs de notre génération en espérant que les spectateurs se reconnaîtront dans cette dimension intime. Et on tente d'exorciser tout ça, ensemble.

Anne-Elodie Sorlin : On s'interroge par exemple sur la solastalgie, ce phénomène d'angoisse et de deuil lié à la crise écologique que personne ne conteste plus aujourd'hui. C'est un terme forgé par le philosophe australien, spécialiste de l'environnement, Glenn Albrecht, qui désigne une forme de détresse psychique ou existentielle en relation notamment avec le réchauffement climatique et la disparition de la biodiversité, repérée en particulier aux Etats-Unis parmi les militants écologistes. Il y a des climatologues qui se sont suicidés !

Comment vous y prenez-vous pour articuler ces deux aspects, les questions concernant la planète et une approche plus intime ?

Anne-Elodie Sorlin : Il nous a paru important de partir d'abord de ce que nous sommes, c'est-à-dire, avant tout, des acteurs. Du coup on a cherché dans les grands mythes du théâtre et plus largement de la littérature des réflexions, en relation avec notre thème de départ, qui préoccupent l'humanité depuis longtemps. Cela va en gros de la figure héroïque de Prométhée à un personnage plus proche de nous comme Jean De Florette.

Maxence Tual : De Prométhée à Pagnol, on interroge le mythe, la forme tragique. Ce qui est intéressant en ce qui concerne Prométhée, c'est qu'il s'agit d'abord d'un mythe positif dont la figure culmine avec le siècle des lumières. Au XIX^e siècle en revanche on le voit différemment comme en témoigne, par exemple, *le Prométhée délivré* de Shelley où ce qui domine cette fois c'est la dimension de l'hubris, ce mélange d'orgueil et de démesure qui est la maladie du monde moderne où l'homme se voit en dominateur absolu de la nature. Prométhée, c'est celui qui a volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes. C'est un mythe puissant, mais c'est aussi une bouffonnerie.

Anne-Elodie Sorlin : C'est pour ça qu'on parle du retour de bâton lié à cet orgueil démesuré. On parle d'effondrement général, de collapsologie en se demandant si cela a encore du sens de faire du théâtre quand il y a tant de catastrophes en cours avec le réchauffement climatique et la disparition de la biodiversité. Nous faisons d'une certaine manière le point sur ces mythes aujourd'hui.

Et comment répondez-vous à cette question de savoir si cela se justifie de continuer à faire du théâtre aujourd'hui ?

Thomas Scimeca : On n'a pas voulu faire un spectacle apocalyptique. Ce qui nous a animés tout au long de nos recherches, c'est le besoin de vérifier que la beauté n'est pas morte. Nous étions en quête d'une forme d'enchantement, d'un syndrome de Stendhal en quelque sorte. Autrement dit, comment à travers le théâtre, le cinéma, les figures de Jean De

Florette ou de Prométhée, on redécouvre sur scène une forme d'espoir, une forme de beauté.

Maxence Tual : On ne répond pas à la question mais ce qu'on fait sur scène est une manière de la poser (ou de faire semblant de la poser). Claude Bourguignon dit qu'on ne sait pas vraiment comment fonctionne le sol qu'on a sous les pieds. Le lobby agro-alimentaire est tellement puissant qu'il bloque toute recherche un peu conséquente sur cette question pourtant essentielle. D'où l'idée de creuser sur un mode poétique en s'appuyant, par exemple, sur ce qu'a fait Francis Ponge dans *Le Parti pris des choses*. Comment le regard poétique permet de mettre à jour tout un univers là où d'habitude on ne voit rien.

Thomas Scimeca : On est aussi parti d'une remarque de Fernando Pessoa dans le *Livre de l'intranquillité* où il parle de « ressentir les choses les plus minimes de façon extraordinaire et démesurée ». Dans ce spectacle, on fait l'éloge du peu, des petits riens. Il y a l'idée de ralentir, de suspendre le temps presque. Enfin, d'être plus lents, plus extatiques, plus faibles, plus contemplatifs.

Comment vous situez-vous par rapport aux collapsologues ?

Maxence Tual : Ils nous intéressent comme personnages ! Et on ne peut pas être indifférent à leur discours qui a un écho de plus en plus grand. On ne cherche pas à savoir s'ils ont raison ou tort. Ce sont leurs mots, leur manière de parler et leur influence sur la société qui nous

intéressent. Ce qui est compliqué avec les collapsologues, c'est qu'on ne peut pas les mettre tous dans le même sac. Certains ont un discours terrorisant quand d'autres défendent au contraire une vision plus responsable et mobilisatrice. Le discours malthusien, par exemple, qui défend l'idée que les humains vont bientôt être trop nombreux et qu'il n'y aura pas suffisamment de ressources pour tout le monde est à l'évidence un discours démobilisateur voire dangereux. Il y a un discours collapsologique d'extrême droite et un d'extrême gauche.

Anne-Elodie Sorlin : La collapsologie est d'une certaine manière un discours de privilégiés, de ceux qui ont beaucoup à perdre. Le philosophe Achille Mbembé dit qu'en Afrique on n'a pas le luxe d'être collapsologues, l'effondrement a déjà eu lieu et il s'agit désormais de réparer un monde partiellement détruit. Ce qu'il propose est de l'ordre de la résistance. Une idée que nous reprenons à notre compte. Il s'agit de réparer le monde par la recherche de la beauté et par le rire.

Thomas Scimeca : On peut légitimement se méfier des collapsologues car il y a parfois une forme de cynisme ou en tout cas comme un manque de sincérité dans leur discours : certains donnent l'impression de jouer un rôle, d'être en représentation (ce qui encore une fois nous intéresse théâtralement par ailleurs !) On se sent surtout proches de personnes comme Claude Bourguignon ou Greta Thunberg, par exemple. Il y a un côté Jeanne d'Arc, chez elle.

Maxence Tual : Elle nous fait aussi beaucoup penser à Hamlet. Sa façon de s'absenter, de disparaître pendant quelque temps de l'espace médiatique, ses silences, mais aussi la mélancolie, le doute qui se dégagent de sa personne font penser à Hamlet.

Vous vous êtes rencontrés tous les trois au sein du collectif Les Chiens de Navarre. D'où vient ce choix de créer votre propre compagnie dont vous présentez aujourd'hui le premier spectacle ?

Maxence Tual : Bien qu'on ait tous quitté Les Chiens de Navarre chacun à notre tour, on en a gardé de bons souvenirs. Du coup Thomas voulait qu'on fasse de nouveau quelque chose ensemble pour retrouver le plaisir qu'on avait eu à travailler les uns avec les autres, mais surtout pas pour faire la même chose. On a d'abord pensé à une adaptation du *Don Juan* de Molière. Mais après avoir vu le film de Coline Serreau on a changé d'avis.

Anne-Elodie Sorlin : On part de questions sérieuses, d'une inquiétude bien réelle, mais on ne veut surtout pas tomber dans le théâtre documentaire. On veut réveiller les gens, mais en passant par le rire, par des images, par de la beauté. On a un langage en commun qu'on a déjà expérimenté au sein des Chiens de Navarre, mais qu'on met cette fois au service d'autre chose. Comment être dans la contemplation ? Comment ralentir l'action ?

Thomas Scimeca : En ce qui concerne notre méthode de travail on fonctionne de la même façon qu'avec Les Chiens de

Navarre, mais de manière collective sans metteur en scène ni regard extérieur. C'est une approche très empirique avec beaucoup de discussions à la table et beaucoup d'improvisations. On fonctionne par allers et retours avec un mélange entre jouer et regarder. Cela demande une grande qualité d'écoute, d'attention à l'autre et de confiance réciproque. Cela ne serait pas possible s'il n'y avait pas déjà une grande complicité entre nous.

Comment trouve-t-on le moyen de rire et encore mieux de faire rire à partir de réflexions aussi sérieuses ?

Maxence Tual : Le rire qui nous intéresse concerne les choses graves et sérieuses. C'est toute la question. Nietzsche raconte que quand un dieu annonça qu'il voulait être le seul Dieu, tous les autres dieux sur l'Olympe furent pris de fou rire jusqu'à mourir de rire. Je crois qu'il y a quelque chose de cet ordre-là par rapport à la catastrophe, un éclat de rire salvateur. Nous sommes tous concernés de façon plus ou moins aiguë par la situation actuelle alors nous nous moquons aussi de nous-mêmes, nous essayons de l'exorciser avec un certain rire, oui. Mais il ne s'agit pas de tout tourner en dérision. La machine à rire qui broie tout et qui ridiculise tout, ce n'est pas notre truc.

Thomas Scimeca : Nous sommes avant tout des clowns. Le rire n'est pas incompatible avec une forme de mélancolie et aussi une forme de tendresse. Il n'y a pas que le rire efficace, celui qui fait mouche à tous les coups. Il y a un rire plus subtil, plus sobre, plus discret d'une certaine manière. J'aime

beaucoup l'humour des films de Jacques Rozier, par exemple.

Anne-Elodie Sorlin : Le rire n'a pas besoin d'être systématique, ni obligatoire, c'est peut-être plus une atmosphère générale. Il y a un aspect important dans le spectacle dont on n'a pas encore parlé en phase avec notre syndrome de Stendhal, c'est l'arrivée de la comédienne Leslie Bernard, qui est beaucoup plus jeune que nous. Elle est notre contrepartie générationnelle. Du fait de sa jeunesse le regard qu'elle porte sur nous est très important.

Peut-on parler d'un spectacle écolo ?

Thomas Scimeca : Cela serait sans doute exagéré, mais pas totalement faux ne serait-ce que pour des raisons pratiques. Compte tenu de nos limites budgétaires, on a choisi d'utiliser des costumes qui ont déjà servi pour d'autres spectacles. Du recyclage en quelque sorte. Philippe Quesne nous a proposé de récupérer des costumes entreposés au Théâtre Nanterre-Amandiers. C'est très émouvant car au dos de chaque costume il y a le nom de l'acteur qui l'a porté. Et puis toujours pour des raisons d'économie, on joue dans le décor ayant servi pour *Eva Peron* de Copi, mis en scène par Marcial Di Fonzo, que celui-ci nous a donné.

Anne-Elodie Sorlin : C'est quelque chose de très cohérent avec la démarche du spectacle. Cela renvoie à *l'Arte Povera* que j'aime beaucoup. La salle où sont rangés tous ces costumes au théâtre, c'est la caverne d'Ali Baba. C'était incroyable de découvrir ce lieu avec ces habits de scène

alignés les uns à côtés des autres comme des fantômes qui nous attendent. Tout un pan du théâtre du XX^e siècle était là entre le babyfoot et la table de ping-pong, avec évidemment de nombreux costumes ayant servi pour les spectacles de Patrice Chéreau, c'est très émouvant. Les porter c'est rendre hommage au théâtre qui disparaît en même temps que le monde qui l'a vu naître.

Thomas Scimeca : On invitera parfois aussi des gens (pas des acteurs, plutôt des musiciens), de chers amis pour la plupart, à faire avec nous l'expérience de la fin du monde, rien que ça !

Entretien réalisé par Hugues Le Tanneur, février 2020.